

Muriel NEVEN, *Individus et familles : Les dynamiques d'une société rurale. Le pays de Herve dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, 2003.

Cet ouvrage fait partie du projet eurasien pour l'étude comparée de la population et de la famille (tout comme *Life under pressure* dont un compte rendu est fourni dans ces pages). Les comportements démographiques individuels et leur transformation au cours du temps constituent son principal objet d'étude. De la même façon que les autres études impliquées dans ce projet, ce travail se réclame ouvertement du cadre malthusien, c'est-à-dire de l'analyse des équilibres possibles entre ressources et population. À travers l'étude du *cours de la vie* des habitants d'une région rurale de Belgique, il s'agit essentiellement de relier les comportements individuels à leur environnement immédiat, que celui-ci soit économique, familial ou local.

L'apport de cet ouvrage est double. D'une part, réalisées à une échelle très fine, les analyses permettent d'observer concrètement le fonctionnement des mécanismes attachés à l'homéostasie malthusienne et leurs conséquences sur le devenir des individus. D'autre part, l'utilisation des méthodes d'*event history analysis* (analyse des biographies) autorise une approche statistique des parcours de vie consignés dans les registres de population. Cette approche permet de mieux cerner l'hétérogénéité de la population et de montrer les facteurs, individuels, familiaux ou contextuels, modulant ces trajectoires.

Il s'agit donc d'une monographie, sur un demi-siècle (1846-1900), du pays de Herve (région de Belgique francophone, située entre Liège et Verviers) plus spécifiquement centrée sur trois villages dont les registres de population ont été entièrement dépouillés. Ces registres recueillent en continu, à l'échelle de la commune, l'ensemble des événements démographiques, naissances, mariages, décès et migrations, qui surviennent à un individu entre deux recensements. Le dépouillement des registres des trois villages sur cinquante ans, soit 34 718 « histoires de vie », fournit le matériel de base pour cette analyse d'une société rurale confrontée notamment à la transition démographique. L'étude se divise en trois parties que l'on peut grossièrement résumer comme communauté, famille et individu. L'analyse successive de ces trois éléments donne un cadre d'ensemble cohérent qui décrit avec précision les acteurs de cette histoire rurale et leur environnement.

Le contexte général est celui d'une économie relativement dynamique, autour d'une agriculture bovine exportatrice (lait et fromage). À l'inverse, la disparition de la proto-industrie et l'effritement de la propriété foncière (la terre appartient de moins en moins à ceux qui la cultivent) provoque un relatif appauvrissement de la région. Par contraste, le système démographique est plutôt archaïque, la régulation de la population passe en effet par des mécanismes contraignants, liés d'une part à la nuptialité — âge au mariage élevé et taux de célibat définitif important — et à la mobilité, caractérisée par une forte émigration. L'un des points centraux de ce travail est donc l'adéquation entre ces deux systèmes, une économie moderne et une démographie plutôt ancienne.

À partir de l'analyse des trajectoires individuelles, l'auteur retrouve empiriquement un grand nombre des conclusions classiques des modèles de la démographie historique. L'analyse du cycle de vie met ainsi en évidence les relations entre la famille et les individus qui la composent. Au cours de la vie, les changements dans la composition de la famille déterminent plus ou moins fortement les compor-

tements individuels et influencent fécondité, mortalité et migration. Pour prendre l'exemple de la mortalité, l'auteur montre que la mortalité en bas âge est plus forte avec la présence de nombreux frères et sœurs ou de faibles intervalles intergénéraliques, ce qui traduit certainement une concurrence entre enfants au sein de la fratrie. De même un nombre trop élevé de membres dans la famille (en particulier des personnes âgées à charge) augmente les risques de mortalité pour les enfants. Aux âges les plus élevés, la mortalité est plus marquée chez les personnes isolées, notamment les veuves. Plus généralement, les femmes souffrent d'une surmortalité marquée aux moments difficiles de la vie, dans la prime enfance (avant un an) et dans la vieillesse. Les analyses plus précises ne mettent pas en évidence de facteurs réellement discriminants, que ce soit pour l'émigration ou la nuptialité. Cette relative égalité, tant entre les familles que dans leur sein, apparaît, selon l'auteur, comme une des spécificités du « modèle hervien ». Seule exception notable, la place particulière des agriculteurs, caractérisés par une mobilité et une mortalité réduites et une plus forte fécondité.

Une autre partie de l'étude empirique offre l'opportunité de mettre à l'épreuve la *nuclear hardship hypothesis* (Peter Laslett). Dans ce domaine, l'auteur réfute en partie l'isolement des personnes âgées et remet au goût du jour l'idée ancienne des enfants comme « bâton de vieillesse ». Les célibataires définitifs, sacrifiés au double titre de la prise en charge de leurs vieux parents et de l'absence d'enfants pour s'occuper d'eux lorsqu'ils seront âgés, apparaissent comme l'un des éléments clés et [ils] *assurent en partie la viabilité du système* (p. 456). De la même façon, le rôle joué par la parenté étendue, notamment pour l'assistance aux personnes âgées, va à l'encontre des hypothèses de Laslett.

Au final, cet ouvrage dresse un panorama complet, du moins en ce qui concerne les questions démographiques, de la vie dans une communauté rurale de Belgique dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Sa limite essentielle tient à la construction des données. En observant uniquement les individus présents dans les trois villages, on trouve sans surprise un système démographique stable. On peut dès lors se demander dans quelle mesure l'angle d'approche et notamment les données utilisées ne contiennent pas en elles-mêmes une partie des conclusions.

En effet, Muriel Neven n'observe pas des individus mais des « morceaux » de leur vie (des *spells*), qui ont un caractère très particulier puisqu'il s'agit des parties de la vie vécues dans un des trois villages, certains y restant toute une vie, d'autres quelques années. Si l'étude statistique ne pose pas de problème, l'analyse des biographies permettant précisément de prendre en compte cette exposition différenciée aux risques (par exemple celui d'avoir un enfant ou celui de mourir), l'interprétation qui en est faite oublie trop souvent ce point essentiel. Comment, par exemple, parler « d'égalitarisme hervien » alors que l'on ignore tout des véritables exclus du système, les émigrants, de leurs succès, de leurs échecs ? Plus généralement, la démonstration de l'homéostasie comme ajustement réussi entre démographie et économie ne convainc pas parce qu'elle ne présente aucune autre possibilité. Ce n'est que par comparaison (quels seraient les autres systèmes possibles ?) que l'on pourrait évaluer le fonctionnement de l'équilibre hervien. Excluant par construction toute alternative, l'étude part de ce qu'elle entend démontrer.

En partie, cette objection est inhérente à toute monographie et relativement difficile à éviter dans une étude de démographie historique. Elle est cependant plus significative ici, à la fois du fait d'un contexte de très fort brassage et renouvelle-

ment de la population (sur un demi-siècle, les deux tiers des familles initiales des trois villages ont disparu) et compte tenu des problèmes posés. L'étude de l'équilibre entre ressources et niveau de la population peut difficilement être conduite à une échelle aussi réduite, sauf à risquer de conclure inévitablement qu'elle repose sur l'émigration.

Lionel KESZTENBAUM

Françoise CRIBIER, Élise FELLER, (dir.), *Regards croisés sur la protection sociale de la vieillesse*, Paris, Cahier d'histoire de la Sécurité Sociale, n° 1, 2005, 358 p.

Si l'Occident médiéval et moderne avait vu se développer une charité privée et des institutions (hospices par exemple) s'occupant d'une partie des vieillards dans le besoin, il n'existait aucune prise en charge politique globale de la vieillesse.

C'est en France que, dans le monde, le vieillissement démographique, augmentation de la proportion des personnes âgées, a commencé vers le milieu du XVIII^e siècle. Lorsque ce phénomène a été connu, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, il a été attribué à une plus grande longévité que dans les pays voisins, alors qu'il était au contraire dû à une baisse de la natalité. À la fin du XVIII^e siècle, la baisse de la mortalité a commencé par les enfants et les adolescents, et elle ne s'est étendue aux adultes qu'entre la seconde moitié du XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle. Dans les deux cas, elle a contribué à ralentir sensiblement le vieillissement. La mortalité n'a commencé à baisser chez les personnes âgées de 70 ans et plus que dans le dernier tiers du XX^e siècle ; même chez les centenaires dont l'espérance de vie est passée de 1,2 an à 2,2 ans.

Ainsi, au cours du XX^e siècle, le départ à la retraite devenant la règle, les personnes âgées forment un groupe social important dont les besoins spécifiques exigent une politique particulière. Nous savons aujourd'hui que ce problème se posera longtemps, et qu'il n'y aura certainement pas de retour en arrière avec rajeunissement important. Ce sont ces problèmes de la vieillesse et les réponses qu'y a apportées le corps social, qu'étudie ce premier *Cahier d'histoire de la Sécurité Sociale* dont les onze articles ont été coordonnés par Françoise Cribier et Elise Feller.

Françoise Cribier commence par un hommage à la mémoire de Peter Laslett (1915-2001). Ce grand démographe historien de Cambridge, dès 1985, a dénoncé les attitudes obsolètes et présenté le troisième âge comme une conquête sociale des pays développés, rapide, inattendue dans son ampleur et irréversible. Il a montré que l'émergence de ce phénomène était liée à trois facteurs : un allongement sans précédent de l'espérance de vie à tout âge, un progrès aussi sans précédent du produit national brut (depuis le milieu de XVIII^e siècle, la productivité agricole a été multipliée par plus de 300) permettant un transfert massif de revenus, garanti par l'État, aux retraités, et enfin une mutation culturelle qui transforme le temps d'effacement du troisième âge en un temps d'accomplissement. Il appelle le monde développé, déjà pionnier de l'industrialisation, à analyser et à dominer ce nouveau phénomène social qui s'étendra, à n'en pas douter, au reste du monde.

David Troyansky, professeur d'histoire de l'Europe aux États-Unis, montre comment la Révolution, en France, a créé une société sans ordres ni privilèges. Ainsi, d'anciens magistrats ne peuvent plus assurer leurs vieux jours en vendant leur office ou en sollicitant une pension auprès du souverain, mais, comme ils